

Vues anachroniques sur les bâtisses

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31184ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1987). Vues anachroniques sur les bâtisses. *Liberté*, 29(5), 61–64.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Vues anachroniques sur les bâtisses

Je vois tout de mon petit mur.

RENÉ CHAR

Comment parler d'architecture sans avoir bâti? Je n'ai pas bâti l'Amirauté, ni le Temple de Jérusalem, ni la Mosquée d'Omar, ni Sainte-Marie des Blachernes. Tout cela était au-dessus de mes moyens. J'ai dû me contenter de bâtir une cabane avec des matériaux ramassés au bord d'une rivière. Vieux madriers, vieilles planches, vieux clous, vieilles fenêtres de bois condamnées à pourrir, tout ce qu'on jette, tout ce qu'on refuse, tout ce à quoi on n'attache aucune valeur m'a toujours intéressé. La perte de confiance à l'égard de ce que l'époque juge beau, utile et important, n'est certainement pas étrangère à cet intérêt. À cela s'est ajoutée, pour me mettre en branle, la hantise de l'habitation minimale. Pourquoi cette hantise? Sans doute par le souci de reprendre, à certains moments privilégiés, le contrôle de l'environnement de la vie, ramené à des proportions humaines. De moins en moins d'aspects de notre vie dépendent de nous, sont à notre échelle, et l'on peut considérer ce fait comme une atteinte grave et profonde à la liberté.

Ma mémoire architecturale est peuplée d'images de cabanes. Celle où la famille Lykov vit depuis quarante ans dans la forêt russe. Celle de John Lodder au Yukon, bâtie en rondins et où voisinent, sur une minuscule étagère, un manuel d'entretien des petits moteurs et *Jude l'obscur*. Celle de Lowry à Dollarton, celle de Wittgenstein en Norvège, et tous les endroits, transformés par elle en cabanes, où Simone Weil couchait par terre, au grand désespoir de ses hôtes.

Par rapport à toute autre habitation, la cabane présente des avantages remarquables. Elle rappelle à l'habitant, sujet à la manie de s'installer confortablement, qu'il est ridicule d'y céder, puisque son court séjour sur la planète peut finir dans moins d'une heure. La cabane est légère, elle n'a pas de fondations, elle est posée sur le sol. Une allumette, et il n'en reste aucune trace: elle a repris son vol. La cabane offre cette sensation rare: entendre la pluie sur le toit comme si on y était. Les changements dans la pression atmosphérique atteignent l'occupant sans retard. Il n'est jamais coupé du monde. La terre est immédiatement sous lui, l'eau sur le toit, l'air dans les fentes et le feu dans le poêle, à portée de la main. Être toujours si près des quatre éléments, et à l'abri, quelle maison le permet? Les bâtiments ordinaires sont des lieux de mort lente, d'agonie, d'étouffement, d'asphyxie, des lieux pleins de papier, de coussins, de moulures, d'air confiné et d'odeurs fatales, où l'homme rapetisse, gonfle, devient élastique et parcheminé. Derrière chaque mur de la cabane, pas d'autre cube d'air enfermé, c'est l'espace infini. Un écureuil tombé dans la cheminée et incapable de ressortir peut manger une fenêtre. Vraiment, dans la cabane, la scène est l'univers.

Disons-le sans hésiter: j'ai une préférence marquée pour la cabane-boîte à pignon, celle qui sort naturellement du crayon du premier enfant venu. Je l'aime haute. La hauteur d'un pignon de cabane, quand on est à cheval sur le faîte, peut seule susciter «l'effet Abraham Knupfer», je veux dire l'impression rarissime de dominer la situation sans vertige. J'aime la cabane entourée d'arbres et de plantes qui font mine d'entrer par les fenêtres, et une abondance de fenêtres qui donnent l'illusion d'être dehors. Cependant, la porte doit être forte, épaisse, inébranlable, équipée de ferrures colossales, de façon à suggérer la valeur de celui qui habite là et à mettre le visiteur dans ses petits souliers. L'intérieur tire avantage de systèmes ingénieux qui rappellent les navires: écouteille, échelle de coupée, lit suspendu au-dessus du poêle. Ces dispositions créent l'impression de l'arche. Il n'est pas indifférent que les tuyaux de poêle soient mal fixés et menacent de tomber à tout moment. Seule une insécurité calculée empêche d'oublier la précarité de la vie. Le mobilier est fatalement disparate. Il dépend de ce que le dépotoir peut fournir:

garde-feu, candélabres, cruches à vinaigre décoratives, lampes-tempête hors d'usage — c'est selon les caprices du ménage fait dans les vraies maisons.

L'obsession des cabanes ne fait pas obstacle à l'admiration que je porte aux robustes constructions de pierre. Ah! les murs de sept mètres d'épaisseur du Kremlin des Solovki, dans la nuit nordique! Les remparts du Krak des Chevaliers de l'Hôpital, qui regardent les déserts de Syrie! Tout cela est révolu. Quand je suis arrivé sur la place pavée où s'élève Notre-Dame de Reims, ma vie a été éclairée, mais le World Trade Center et la tour du CN n'ont su me donner qu'un petit frisson, Beaubourg et les satellites de Roissy ne m'ont amusé que cinq minutes. Les symboles ont vidé les lieux, ou s'il reste une symbolique, elle est débile. Qui pense à construire avec le nombre d'or, en fonction des points cardinaux ou en tenant compte de l'alignement des astres, comme à Stonehenge? Je doute que le mât du Stade olympique soit braqué vers un point défini du ciel. Je crains qu'on n'ait tout à fait perdu le souci de situer les bâtisses dans l'univers.

Il ne me reste plus qu'à prendre la route de Paris à Troyes, pour rallier le bâtiment qui réconcilie en lui la légèreté de la cabane et la robustesse^o de la pierre. Je m'arrêterai à Saint-Hilaire-sous-Romilly. Ce qui distingue ce village est un tertre, une butte, un socle, une bosse surmontée d'une très vieille petite église. À cause des vols, elle est fermée à clé. On ne peut qu'observer la tour carrée, trapue, un peu trop grosse, contre laquelle le corps de l'église, cherchant à s'abriter du vent, se serre en baissant l'échine. La beauté est évidente quand quelque chose d'indéfinissable cloche dans les proportions, non par un défaut de calcul, mais par le coup d'œil légèrement déformant du maître d'œuvre. C'est cette petite déviation qui touche le regard de l'observateur, parce que sa propre imperfectibilité s'y reconnaît.

En contrebas des murs, à l'est, pousse un groupe de cerisiers sauvages. Personne ne cueille les cerises, elles mûrissent pour les merles noirs et pour les pies. On peut s'asseoir sur un banc de bois, devant la vallée, regarder les arbres de la Seine, écouter le vent dans les champs, penser au contenu mystérieux de l'église fermée, compter les toits du hameau de Faverolles, groupés en bas sous la

protection de saint Hilaire. Le bruit du vent dans les champs ne se compare à aucun autre. L'air qui a peigné des kilomètres de blé est une caresse incroyable pour l'oreille et pour les pierres de l'église. On peut admirer l'ordonnement de la petite route aux bords bien fauchés qui monte vers le banc, entre deux murs de blé, et si alors on se retourne encore vers l'église, une deuxième évidence éclate: le bâtiment a poussé comme un champignon ou un cerisier, tout seul, quand un éclat de pierre d'église est tombé du bec d'un merle. Il appartient à la butte comme un chignon à une tête.

Et si c'est un matin de juin, que le vent circule dans le blé et que le ciel gris et humide comme les murs ne se fait pas remarquer, on est obligé de se dire simplement: «Ma place est ici, quel que soit le temps qui me reste. Si je n'y suis pas réellement, j'y serai en esprit. Si je meurs, il ne faudra pas que j'oublie de laisser sur la table de la cuisine un billet indiquant qu'on ne me cherche pas, qu'on ne s'inquiète pas, que je suis tout bonnement parti m'asseoir sur le banc de bois.»